

ENSEMBLE POUR SOUTENIR LES PROJETS ET PROGRAMMES  
EN FAVEUR DES ENFANTS DE LA RUE

**ESPPER**

*et*

GROUPE DE RECHERCHE ET D'ECHANGES SUR LES JEUNESSES  
MARGINALISEES  
en Afrique et dans le Monde

**GREJEM**

***DES IMAGES ET DES MOTS  
POUR RENCONTRER LES ENFANTS DE LA RUE  
DANS LE MONDE***

**RESUME DU DEUXIEME FESTIVAL DU FILM  
SUR LES ENFANTS DE LA RUE**

Paris, Centre Bernanos,

**20 novembre 2003**

Grâce à l'amicale hospitalité du Centre Georges-Bernanos<sup>1</sup>, la Fédération ESPPER a organisé, avec l'aide des scientifiques du GREJEM, une nouvelle "rencontre" sur les enfants de la rue autour de films documentaires et de débats animés par les personnes les plus concernées ou les plus compétentes sur chacun des sujets évoqués. Comme à l'UNESCO en décembre 2002, les documentaires ont été complétés par un film de fiction, autre manière d'approcher le cas des enfants et des jeunes rejetés aux marges de la société dans diverses parties du monde.

---

<sup>1</sup> 4 rue du Havre, 75009 Paris. Son directeur, M. Olivier Moulin-Roussel, et toute son équipe trouveront ici l'expression de notre reconnaissance.

1) *Les Fils du Vent*, 1996 (51 mn), documentaire de Soly Levy (Brésil).

Depuis longtemps, l'immense métropole qu'est Rio de Janeiro est l'une des villes où situation des enfants en difficultés est particulièrement grave. A l'époque du film, on estimait déjà le nombre des enfants de la rue entre 4 000 et 10 000 (l'ampleur de la fourchette dit assez la difficulté de recenser cette population très fluctuante et largement cachée). Parmi eux, il y avait déjà une proportion de filles non négligeable, et ipso facto des bébés qui naissaient dans la rue. Les enfants que suit la caméra survivent de divers petits métiers, de mendicité et de vols (on nous les montre en train d'arracher un sac à main, puis un portefeuille – espérons tout de même que ces scènes n'ont pas été réellement prises sur le vif). On les voit aussi se défoncer en "sniffant" de la colle dans un sac en plastique.

Dans une société où le tiers de la population vit dans la misère, les relations sociales sont très tendues, et les enfants de la rue sont toujours traités avec méfiance, souvent avec hostilité, parfois avec une haine qui va jusqu'à les faire éliminer par les "escadrons de la mort" locaux. Ces "groupes d'extermination" sont en général composés de policiers ou de vigiles que d'honorables commerçants rétribuent pour "nettoyer" leur quartier, leurs devantures, que la présence de ces gamins en haillons dévalorise. Les policiers proviennent eux aussi des couches les plus pauvres de la population ; ils sont mal payés et n'ont reçu aucune formation sociale ou morale : seulement la haine des marginaux, car on les dresse à faire la "guerre au crime", autrement dit aux criminels (fussent-ils simplement potentiels, et de simples enfants). Dans cette "guerre", avec toute la violence qu'elle permet, ils sont sûrs de leur impunité. C'est pourquoi il y a tous les jours des enfants qui sont assassinés dans les rues<sup>2</sup>. Le film montre des images saisissantes (visiblement authentiques) de cadavres de jeunes ramassés dans les terrains vagues où ils gisaient depuis la nuit, criblés de balles, raidis dans le sang et la boue. La presse parlait, à l'époque, de près de 400 meurtres d'enfants de la rue par an, mais un chiffre deux à trois fois supérieur est vraisemblable. Sur le groupe de 70 enfants suivi dans la rue par l'équipe d'éducateurs qu'accompagne le film, 13 ont été assassinés. Et les éducateurs eux-mêmes ont été sérieusement menacés : il peut être dangereux de défendre les droits des enfants.

Mais les enfants ne vivent pas tous dans l'innocence la plus sereine : ils sont facilement utilisés par les délinquants adultes, en particulier les trafiquants de drogue. Une scène montre les très jeunes gardes du corps d'un caïd, la chemise remontée sur la tête pour masquer les visages : des gamins qui exhibent de gros revolvers et se vantent de s'en être déjà servis, d'avoir tué. A vrai dire, il s'agit ici de jeunes des *favelas*, des bidonvilles, et non d'enfants de la rue stricto sensu, beaucoup plus exclus des formes de sociabilité, si illégales soient-elles, qui existent encore dans ces quartiers marginaux.

Selon les éducateurs interrogés, les enfants de la rue ont un comportement auto-destructeur, dû à l'absence d'estime de soi, et à la conviction que, tôt ou tard, ils finiront tués dans la rue. A ces enfants, il faut permettre de retrouver un minimum de confiance et de dignité. Les réconcilier avec leur famille, leur permettre d'aller à l'école (où leurs résultats sont excellents), c'est tout simplement leur sauver la vie. A côté de toutes ces images de la violence la plus crue, le film nous fait aussi découvrir des éducateurs pleins d'enthousiasme et de charisme, des foyers chaleureux comme de vraies familles, avec des résultats remarquables, qui rendent aux enfants de la rue une affection, une vie (presque) comme les autres, un espoir, un avenir<sup>3</sup>.

---

<sup>2</sup> C'est heureusement moins vrai actuellement.

<sup>3</sup> Il s'agit des éducateurs et des foyers de la puissante association IBISS (membre d'ESPPER).

Dans le débat qui a suivi la projection, il a été rappelé que, contrairement à ce qu'affirment en général les médias, toujours avides de sensationnel, les vrais enfants de la rue sont relativement peu nombreux. Quelques milliers à Rio de Janeiro, c'est bien sûr un volume considérable, mais à comparer aux quelque dix millions d'habitants qui vivent et survivent dans cette immense agglomération, aux contrastes extrêmes entre la richesse de quelques uns et la misère du plus grand nombre.

2) *Marseille-Casa*, 2001 (35 mn), de Frédéric Hissbach et Mathieu Fourmond (France et Maroc).

La ville de Marseille voit affluer de nombreux enfants qui arrivent du Maghreb en se glissant dans les cales des bateaux ou cachés sous les camions. Certains de ces "jeunes errants", selon l'expression consacrée en France, sont extrêmement jeunes, parfois à peine 10 ans. La nuit, certains se regroupent sur les larges escaliers de la gare Saint-Charles, au cœur de la ville. D'autres se cachent pour dormir dans les trains à l'arrêt : chaque nuit, les contrôleurs du Chemin de fer en débusquent dix ou quinze. Quelques uns n'utilisent pas les trains seulement comme abri nocturne : ils les empruntent pour voler avec dextérité les passagers endormis.

Le film montre des policiers qui, très tard le soir, raflent ces enfants pour aller en contrôler l'identité et l'âge au commissariat. Mais la Loi est ainsi faite que, s'il n'y a pas eu de délit constaté, la police n'a aucun moyen de retenir contre son gré un mineur de moins de 13 ans. On voit donc repartir fièrement dans la rue un gosse de 10 ans, tout seul, sur le coup de deux heures du matin. Vers quels dangers ? Vers quel destin ?

La seconde partie du film nous entraîne à Casablanca, sur les quais du port d'où partent les navires pour Marseille, emportant avec eux les rêves d'avenir meilleur d'une jeunesse qui n'a plus d'espoir dans son propre pays, qui affirme avec conviction : "En France, on sera toujours mieux qu'ici". Une caméra cachée surprend des jeunes qui enjambent sans grandes difficultés le mur censé clôturer l'espace portuaire, et qui facturent pour s'y cacher les remorques en attente d'embarquement, à quatre jours de navigation de cet Occident qu'ils croient un paradis. La police marocaine, trop mal équipée, est impuissante à contrôler les innombrables conteneurs qui emportent chaque jour les produits de ces exportations dont le pays a un besoin économique vital.

Certaines ONG s'efforcent de lutter contre le fléau, comme la célèbre association Bayti : elle a en charge plus de 500 enfants naguère livrés à eux-mêmes, qui bénéficient d'une formation scolaire ou professionnelle. C'est elle qui récupère les enfants que les autorités françaises, avec l'aide de l'ONG marseillaise Jeunes Errants, parviennent à renvoyer au Maroc. Mais ce n'est là qu'une maigre digue pour lutter contre le flux croissant de tous les jeunes qui, persuadés qu'ils n'ont rien à perdre et souvent encouragés par leurs propres parents, veulent partir, à n'importe quel prix, à n'importe quel risque.

Le débat insiste sur l'ampleur du phénomène, en France, des "mineurs étrangers isolés", dont le nombre double tous les deux ans, et dont l'origine est de plus en plus diversifiée (les jeunes Chinois, en particulier, arrivent en bataillons de plus en plus nombreux, contrôlés et exploités de bout en bout par des redoutables mafias). Les services policiers sont souvent impuissants à endiguer le flot, qui passe par tous les pores des frontières. Mais il est

rappelé avec force que les méthodes répressives sont loin d'être la solution, et que toute démarche auprès d'un enfant ne peut réussir que si elle respecte sa liberté.

3) *Les aventures de Guédé*, 1998 (16 mn), film d'animation de Gérard Bellanger et Christian Mercier de Beaurouvre, avec des enfants de la rue d'Abidjan (Côte d'Ivoire).

Après les images très dures des documentaires précédents, ce charmant petit film d'animation, plein de couleurs vives et de poésie, est comme une oasis rafraîchissante. C'est une histoire qui a été imaginée et mise en dessin par des enfants de la rue d'Abidjan, ceux recueillis par le Centre de sauvetage du BICE<sup>4</sup>. Un petit garçon malheureux dans son village natal fuit à Abidjan, où il découvre la vie sous les ponts, la garde des voitures, la drogue... Il lui arrivera bien des aventures, heureuses ou non, dominées en dernier ressort par l'espoir du départ vers la France.

Le débat constate à nouveau la puissance du mirage de l'Occident chez les enfants du Tiers monde, et l'importance, pour les programmes de terrain, de réinsérer les enfants dans leur propre culture, en leur donnant tous les moyens pour s'y faire une place honorable. Toutefois, le réalisateur du film note que, parmi les enfants qui ont participé à son élaboration, les vrais gamins de la rue ont insisté sur les charmes de la vie au village ; ce sont les enfants les moins marginalisés qui ont évoqué les dangers de la délinquance et de la drogue dans la rue, qu'ils n'ont en réalité pas vraiment connue, mais plutôt fantasmée.

4) *Ouvert ou fermé*, 2002 (10 mn), d'Anne Remiche-Martynow et Jacques Dochamps (Belgique)

Ce bref documentaire belge nous ramène au problème des mineurs étrangers qui arrivent dans un pays d'Europe de l'Ouest, non expulsables tant qu'ils ont moins de 16 ans (mais il y a des cas de reconduite à la frontière ultérieures). Un Centre d'accueil en héberge trente, arrivés d'Afrique, d'Europe de l'Est ou d'Asie plus ou moins lointaine ; tous ont connu des histoires compliquées et violentes. On constate que les verrous que les décideurs politiques ne cessent de superposer pour tenter (en vain) de juguler les flux d'immigrants aboutissent à renforcer le rôle des diverses mafias sur les filières clandestines.

Dans le débat, est révélée la complexité des situations réunies sous le même vocable, et le caractère de plus en plus intercontinental de ces migrations d'enfants : le centre d'accueil du Service Mineurs d'EM-DH<sup>5</sup> en région parisienne doit travailler avec des interprètes en 27 langues... Il y a des cas de réinsertions réussies, comme ces très jeunes Angolais renvoyés chez eux et accueillis à Luanda par l'ONG Mulemba. Mais chacun est conscient que cette forme de "mondialisation" qu'est la multiplication des enfants migrants à travers les continents ne peut, dans le proche avenir, que s'amplifier, et n'épargnera aucun pays, si hautes soient les murailles qu'il veut dresser à ses frontières. La seule vraie solution sera dans les pays de départ, quand ils cesseront d'être aussi répulsifs pour leur jeunesse.

5) *Les enfants des rues à Kaboul*, 2003 (21 mn), reportage de Marion Loiseau, Joseph Serra et Guy Marcillac pour l'émission "Envoyé spécial" (Afghanistan).

---

<sup>4</sup> Bureau international catholique de l'Enfance, délégation d'Afrique de l'Ouest.

<sup>5</sup> Enfants du Monde - Droits de l'Homme.

On avait déjà vu, l'an dernier, un film montrant l'histoire extraordinaire du RP Serge de Beaurecueil, cet dominicain spécialiste de la spiritualité musulmane médiévale qui avait recueilli des enfants de la rue à Kaboul. Ceux-ci avaient pris une place de plus en plus prépondérante dans sa vie, mais, avec l'invasion soviétique en Afghanistan, le prêtre français avait dû, in extremis, fuir son pays d'adoption, désespéré de devoir abandonner ses enfants. Or, certains de ceux-ci, devenus des hommes (parfois après avoir été enfants-soldats dans la guerre civile) ont entrepris d'aider à leur tour leurs lointains successeurs, les enfants de la rue actuels.

Ce qui nous est montré ici est le retour du RP de Beaurecueil à Kaboul, après 19 ans d'absence. On ressent la profondeur de l'émotion de ces retrouvailles entre le *padar* ("père" en pachtoune) et ses anciens devenus des hommes mûrs.

On s'en doute, dans la capitale en ruine d'un pays dévasté, la situation des enfants abandonnés à eux-mêmes (ou soutiens de famille, leur mère veuve n'ayant pas le droit d'aller travailler au-dehors) est particulièrement pénible, avec beaucoup de violences et de privations. On suit les responsables de l'ONG franco-afghane Afghanistan-Demain dans leur recherche des enfants d'aujourd'hui, son président, Ehsan Merangais, retrouvant avec émotion les lieux où lui même mendiait il y a un quart de siècle.

L'un des objectifs qui lui tient le plus à cœur est d'ouvrir des maisons d'accueil pour les fillettes de la rue. Naturellement, dans le contexte culturel afghan, seules des femmes peuvent s'en occuper ; il faut donc d'abord trouver des Européennes pour former celles-ci, qui ont tout à (ré)apprendre après avoir été cloîtrées pendant vingt ans.

Le débat insiste sur cette indispensable adaptation aux spécificités culturelles de la société où l'on veut intervenir. Mais, dans l'esprit qui les anime, les méthodes pour aider les enfants sont, malgré les diversités dans la pratique, partout les mêmes : des centres d'écoute pour apprivoiser les enfants (avec la difficulté qu'il faut ici convaincre les mères seules de laisser l'enfant se scolariser pour construire son avenir au lieu de gagner au jour le jour l'argent dont elles ont besoin pour survivre), puis un accueil dans de petites unités offrant aux enfants une vie de type familial, enfin un débouché vers une possibilité de gagner sa vie et de fonder un jour sa propre famille. Tout ceci doit se faire dans le respect de l'enfant, de sa personnalité, de sa liberté et de sa culture, selon la philosophie qui unit les membres d'ESPPER.

La situation de l'Afghanistan reste très difficile. Dans ce pays à 95 % analphabète et encore parsemé de 225 millions de mines, beaucoup désespèrent, et ne rêvent que de fuir. Faute de police, les mafias s'implantent ; des éléments des troupes internationales, à fort pouvoir d'achat, s'adonnent à la pédophilie... Les ONG ont donc encore bien du pain sur la planche.

6) ***Le calvaire de la rue***, 2002 (50 mn), d'Anne Remiche-Martynow et Jacques Dochamps (RD Congo)

Des enfants des deux sexes réfugiés dans un cimetière sous la pluie lancinante : de bien sinistres images venues de Kinshasa. Il est encore plus déprimant de découvrir que les petites filles sont pratiquement toutes prostituées ; on les voit, en fin d'après-midi, se laver dans un trou d'eau pour se faire aussi belles que possible, car, dès que la nuit tombera, elles

iront "travailler" : chercher des hommes au centre-ville tout proche. Nombreux sont les fléaux qui pèsent les enfants de la rue de cette immense métropole. Outre les violences quotidiennes et le recours à la drogue pour oublier le froid et la peur, un mode traditionnel d'exclusion remis au goût du jour est particulièrement exacerbé à Kinshasa : l'accusation pour les enfants d'être "sorciers", c'est-à-dire coupables (même à leur insu) par leurs mauvais sorts de tous les malheurs qui sont advenus à leurs proches. Une fois le diagnostic de sorcellerie solennellement confirmé par l'un des prédicateurs des innombrables sectes qui fleurissent dans le désarroi général, une seule solution s'impose aux adultes : expulser impitoyablement le maudit, si jeune soit-il (dès 5 ou 6 ans : ils deviendront les "moineaux", qui survivent dans les marchés). C'est devenu à Kinshasa de loin le plus important des processus de production d'enfants de la rue, dont une forte proportion de filles.

Mais, ces enfants, comme tous les enfants, sont pleins de vitalité, d'enthousiasme, de tendresse, d'imagination... Ils sont capables de créer des danses et des chansons, car, disent-ils eux mêmes : "On ne peut pas vivre sans étoiles." Des images de centres d'écoute et de foyers d'accueil nous montre avec quelle facilité ces gosses meurtris peuvent de redevenir des enfants comme les autres, pleins d'espoir dans l'avenir.

Le débat permet d'exposer au public les séquelles psychiques graves qui peuvent suivre l'accusation de sorcellerie : l'enfant va les accepter, les intérioriser, ne sachant plus comment distinguer le mythe de la réalité ; il sera de ce fait particulièrement difficile à resocialiser. Autre fléau en progression : le Sida. Les filles de la rue qui se vendent pour survivre n'utilisent guère de préservatifs (à la différence des prostituées professionnelles). Les bandes de jeunes se structurent de plus en plus, et sont de plus en plus dangereuses. Elles ont même été capables, en 2001, de livrer à la police une véritable bataille rangée au cœur de la ville.

Mais de nombreuses initiatives de qualité permettent de sauver beaucoup d'enfants. Il s'est même créé récemment, entre responsables congolais, une coordination efficace, le REEJER (Réseau des éducateurs pour les enfants et les jeunes de la rue), fort d'une cinquantaine d'associations membres (ce qui a aussi permis de faire un tri et d'écartier les organisations peu sérieuses – car, hélas, il y en a), afin d'assurer la coordination, l'information et la formation des acteurs de terrain. De même est exposée l'efficacité du réseau Tissons<sup>6</sup>, qui fédère depuis quelques années la quasi-totalité des ONG du Burkina Faso (et certaines du Mali) ; Tissons est reconnu comme l'interlocuteur pour les questions d'enfants de la rue par les pouvoirs publics, ce qui a permis d'en obtenir un premier plan d'action national. Sachant la difficulté qu'il y a le plus souvent à faire travailler ensemble des actions humanitaires (souvent à fortes implications personnelles, donc passionnelles), il est évident que de telles coordinations locales sont un grand pas vers une efficacité accrue au service des enfants.<sup>7</sup>

7) *La Cité de Dieu*, 2002 (2 h 15) de Fernando Meirelles et Katia Lund, film de fiction brésilien.

Le sommet de l'art est d'arriver à paraître plus vrai que le réel, y compris pour rendre sensible l'insoutenable. Ce film très efficace (réalisé par un cinéaste de spots publicitaires, avec tout ce que cela signifie de rapidité et de brio) a choqué certains spectateurs<sup>8</sup>, sans doute trop peu avertis des réalités de la rue du Tiers monde, par son langage ordurier et ses

---

<sup>6</sup> "Tissons des liens avec les enfants de la rue", ONG franco-burkinabé.

<sup>7</sup> Le REEJER et Tissons sont tous deux membres d'ESPPER.

<sup>8</sup> Ce que bien sûr les organisateurs expriment leurs regrets.

nombreuses scènes de meurtres (y compris d'un enfant par un autre enfant, comme rite d'entrée dans une bande, meurtre auquel le jeune assassin prend un vif plaisir). Pourtant, comme l'annonce en avait été faite avant la projection, il ne s'agit bien là que de cinéma : dans le documentaire de Soly Levy projeté le matin, c'était d'authentiques cadavres d'enfants qui étaient montrés ; ici, ce ne sont que des acteurs qui font semblant d'être morts. Mais on les croit. Telle est la force de la fiction.

Ce film nous ramène donc à Rio de Janeiro, dans le monde des caïds de la drogue et de leurs très jeunes tueurs à gage. Mais, en quelques années, la situation s'est considérablement aggravée. Le thème du film est l'itinéraire d'un groupe de copains qui ont grandi dans un lotissement de la banlieue de Rio (la "Cité de Dieu"), qui n'est pas du tout misérable mais où les jeunes ne trouvent pas de travail. Cette oisiveté les conduit à commettre des délits de plus en plus graves, du braquage du livreur de bombonnes de gaz à un hold-up qui tourne au bain de sang. Le plus féroce devient un trafiquant de cocaïne qui conquiert son monopole par une guerre impitoyable que mènent pour lui des exécutants de plus en plus jeunes, avec des armes de plus en plus puissantes (achetées à une police corrompue). La fin du film est effrayante : une bande de gamins de 10 à 12 ans massacre à son tour le méchant caïd, et s'en va en énonçant la liste de tous ceux qu'ils vont aller tuer, maintenant qu'ils ont en mains les armes pour cela.

Avant de décider de projeter ce film, nous nous étions renseignés sur sa validité sociologique auprès du seul membre carioca d'ESPPER : IBISS. La réponse a été : "Oui, c'est bien la réalité que nous vivons à Rio ; de plus, ce sont des enfants hébergés dans nos foyers qui jouent comme acteurs dans le film." En effet, depuis longtemps déjà, les barons de la drogue ont pris le contrôle des quartiers les plus misérables, laissés à l'abandon par les pouvoirs publics. Les immenses richesses que procure le trafic des stupéfiants<sup>9</sup> permettent aux caïds locaux d'exercer envers ces populations une certaine générosité de mécène, amplement payée de retour par la complicité qu'ils en recevront (en particulier le silence face à la police, perçue comme un ennemi commun). Et ils trouvent toujours, parmi les jeunes, des candidats pour être leurs gardes du corps, avec tout le prestige que donne une arme à feu, même (et peut-être surtout) si l'on sait que l'on mourra vite<sup>10</sup>. Mais la nouveauté, ces dernières années, est l'utilisation d'armes automatiques de plus en plus dévastatrices, et que les tueurs (et les tués) sont de plus en plus jeunes. Tous ne veulent pas mourir en héros, et beaucoup s'enfuient vers les rues du centre-ville. Le résultat est que, selon les enquêtes d'IBISS, la proportion d'enfants de la rue qui donnent comme explication à leur arrivée d'avoir fui la violence dans leur quartier est passée de 6 % en 1995 à 24 % en 2002, plus 27 % qui disent explicitement avoir voulu "échapper aux caïds"<sup>11</sup>. Les problèmes des jeunes des banlieues et ceux des rues des centres-villes, d'habitude nettement distincts, finissent donc bien, ici, par interférer fortement.

Les spécialistes du Brésil qui participent à ce dernier débat rappellent tout de même que ce que représente le film est une situation extrême, qui ne concerne que quelques *favelas* de Rio de Janeiro (et de Sao Paulo). Mais on ne voit guère de solutions à court terme aux menaces de dérive des banlieues pauvres vers des situations de ce type ; limiter les risques d'aggravation est déjà un objectif prioritaire. Fournir aux jeunes des bidonvilles un espoir de vie honnête, permettre aux enfants en rupture de redevenir des jeunes comme les autres, c'est

---

<sup>9</sup> Même si les trois quarts des fortunes générées par le trafic restent dans les pays riches.

<sup>10</sup> IBISS estime leur nombre à 4 000.

<sup>11</sup> Les autres causes étant pour 25 % la crise de la famille et 17 % la misère, les derniers 7 % étant nés dans la rue (parfois de parents d'à peine 12 à 13 ans), selon l'enquête IBISS-Madureira.

la contribution que les actions en faveur de la jeunesse marginalisée peuvent apporter à la toute première des valeurs d'une collectivité : la paix civile.

Devant la richesse et l'intérêt d'une telle rencontre autour des films et des débats qui nous parlent des enfants de la rue, il paraît évident qu'il faut pérenniser la formule : rendez-vous au même lieu et à la même date en 2004.

Yves Marguerat  
ESPPER - GREJEM